

MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — Premier acte de *Briséis*, drame lyrique de M. Catulle Mendès et Ephraïm Michaël, musique d'Emmanuel Chabrier.

Elle est mélancolique, ou plutôt profondément douloureuse, l'histoire de cette *Briséis*, dont M. Lamoureux nous fit entendre, il y a deux ans, le premier acte à l'un de ses concerts et dont l'Opéra vient de mettre à la scène l'unique partie terminée. D'une légende de la fin de l'antiquité dont s'était inspiré le grand Goethe, deux poètes, Ephraïm Michaël et M. Catulle Mendès avaient tiré une vraiment noble action et l'avaient parée du riche vêtement de leurs vers. L'un des deux, sur ces entrefaites, s'endormit du sommeil de mort. Emmanuel Chabrier se vouait à faire vivre la haute tragédie en sa musique. Il fit entièrement son exposition ; il y concentra son effort passionné, son rêve d'artiste. En ce sujet grandiose qui mettait face à face le culte des anciens dieux et la religion des divines et humaines douleurs et montrait, jaillissant de l'immuable cœur de l'homme, la source éternelle d'amour, son âme et son art avaient trouvé leur épanouissement. Mais la fatalité le guettait, inexorable. Penché sur les premiers feuillets de son second acte, ses yeux se fermèrent — et ce fut fini.

Ainsi, des trois collaborateurs liés par la fraternité de l'œuvre, deux ont disparu. Celui qui survit, M. Catulle Mendès, n'a pas cru devoir, en des circonstances à ce degré poignantes, faire appel au dévouement d'un autre musicien. Il a publié le poème intégralement et donné à l'Opéra le seul acte écrit par Chabrier. Je le loue de ce sentiment deux fois digne qui lui fait considérer *Briséis* comme un double testament sacré.

Quiconque a pu connaître le malheureux compositeur se sentira, devant ce long tableau si serré, si volontaire et d'une si intense aspiration à la vérité, remué comme d'une intime révélation. Il faut savoir les difficultés morales au milieu desquelles Chabrier avait mené sa vie esthétique. Supérieurement doué, le sort ne permit pas qu'il fût un musicien de carrière. On lui vit les commencements d'un amateur original et délicat, travaillant à ses heures perdues, s'instruisant comme il pouvait, jouant du piano d'une virtuosité exubérante, écrivant des pages d'un caprice débridé.

Une fois il s'enhardit jusqu'à composer une opérette, l'*Etoile*, où tout ensemble s'émancipait sa verve comique et s'attestait son goût des harmonies ingénieuses et de la couleur instrumentale. Une hardiesse en appelle une autre. M. Catulle Mendès mit à sa disposition le poème de *Gwendoline*, et il s'entreprit à la tâche héroïque, mais encore incertain du but, doutant même de ses aptitudes il ne voulut à aucun prix renoncer à l'emploi qu'il remplissait au ministère.

Gwendoline resta longtemps sur le métier. Un voyage à Munich troubla profondément Chabrier en l'initiant aux splendeurs wagnériennes. L'horizon s'ouvrait si large sous ses yeux qu'il avait peur. Son éducation technique était incomplète. Pour répondre à ses nouvelles visées, il lui fallut la compléter au prix d'un acharné labeur. Intelligent comme il l'était, ses tâtonnements lui causaient des tortures. C'était son désespoir, suivant sa pittoresque expression « d'être conduit par sa musique sans pouvoir arriver à la conduire juste où il lui convenait ».

Il y avait, assurément, des défauts dans *Gwendoline* ; il y avait aussi de frappantes et nombreuses beautés. Lorsque le pauvre musicien se mit aux prises avec la tragédie de *Briséis*, de grands progrès s'étaient accomplis en lui-même. En possession de toutes ses ressources, affermi dans son indépendante admiration de Wagner, l'avenir semblait lui sourire. C'est alors que le mal fondit sur lui et, lentement, le terrassa...

Voici, au plus bref, la donnée du premier acte de son drame. En la ville de Corinthe, la blonde *Briséis*, fille de riches parents, s'est fiancée au marin Hylas, qui part pour un long voyage en vue d'amasser des richesses et d'obtenir sa main. La vierge, d'un seul mot, s'est accordée pour toujours. Sa mère, cependant, la farouche Thanastô, est rongée d'une effroyable maladie — et elle veut vivre. Les dieux païens ne sauraient la guérir. Le Christ seul pourra lui rendre une force qu'elle aspire à consacrer à un fervent apostolat. Et voici que survient, au milieu des adorateurs d'Apollon, un catéchiste en robe blanche.

Oui, le Messie, le Sauveur du genre humain, l'Homme de douleur, sauvera Thanastô ; mais il exige un sacrifice. Que *Briséis* se vove à lui ; qu'elle renonce au monde et sa mère vivra. Un horrible combat se livre en l'âme de la jeune fille. Elle a promis à son fiancé de lui garder sa foi ; elle a promis à sa mère de ne reculer devant rien pour sa guérison. Au prix de son immolation, le chrétien lui promet un miracle. Finalement, elle s'immole.

Ces situations sont d'une saisissante et simple grandeur. Elles prennent dans la musique et par la musique une fière ampleur de vie. Les caractères se dessinent en des oppositions où se marquent, tour à tour, la sérénité des âmes amoureuses, l'antagonisme entre le culte ancien des divinités du bonheur et le culte nouveau du Dieu de souffrance, la mystique ardeur du catéchiste, et l'étrange passion religieuse de Thanastô, déjà tournée en fanatisme. Le milieu, les personnages, les détails, tout appelle la musicale magie comme l'élément d'expression nécessaire.

Au début, c'est une scène épisodique, où se mêlent délicieusement les voix des marins sur la mer. Une scène d'amour, très variée de ton, vient ensuite. Puis nous assistons à la scène quasi torturante où agonise Thanastô, pour laquelle on invoque en vain les vaines idoles. Le catéchiste intervient alors, avec des mélodies d'une simplicité et d'une solennité voulues presque liturgiques, mais en lesquelles, en dépit de tout, apparaît, au théâtre, une part de convention. L'acte s'achève, enfin, après des péripéties entièrement hautes, par l'hymne d'une ferveur sauvage, mais d'un rythme, je dois en convenir, trop conçu pour « l'effet quand même » de la vieille Corinthienne convertie et guérie.

La trame symphonique se déroule sur des leit-motive, tous de suffisante saillie et très clairs. Les voix chantent. L'action va sans arrêt. L'harmonie procède par déductions chromatiques, parfois singulièrement ingénieuses. L'orchestre abonde en exquisés sonorités ; *Briséis*, pour tout dire, eût été l'œuvre maîtresse d'Emmanuel Chabrier. Pourquoi faut-il que ce fragment, d'une si belle promesse pour l'avenir, soit un testament de malheur !

Il me suffira de nommer, en terminant, les artistes qui ont tenu les rôles à l'Académie nationale de musique. Le marin Hylas a eu pour interprète M. Waguët, ténor à la voix très fraîche. Mlle Berthot personnifiait *Briséis* avec charme et sûreté. A Mme Chrétien-Vaguët était échu le dramatique personnage de Thanastô, pour qui a sonné généreusement son bel organe. Le catéchiste a trouvé en M. Bartet son incarnation et le païen Stratoklès a parlé par la bouche de M. Fournets. Quelque chose a manqué à cette représentation. Ah ! si le compositeur avait été là pour faire entrer les artistes dans son intime pensée !... Ah ! s'il avait pu couronner sa belle partition !...

Fourcaud